

# LES ÉCOLES CATHOLIQUES ET LA MODERNISATION DE LA SOCIÉTÉ BULGARE : LE CAS DES ÉCOLES D'ANDRINOPE<sup>1</sup>

NADIA DANOVA  
(Institut d'études balkaniques, Sofia)

Der Aufsatz ist der Rolle der katholischen Bildungsinstitutionen in Adrinopel als Modernisierungsfaktor der bulgarischen Gesellschaft in der zweiten Hälfte des 19. und zu Beginn des 20. Jhs. gewidmet. Es handelt sich um die Untersuchung eines spezifischen Problems der bulgarischen Geschichte, welches nicht zu den Themen gehört, die die Aufmerksamkeit der Historiker auf sich gezogen haben. Für die Zwecke meiner Arbeit habe ich verschiedene Gruppen von Quellen benutzt: neue Dokumente aus bulgarischen Archiven, Memoiren und Reisebeschreibungen sowie Periodika aus der betreffenden Epoche.

**Mots-clés** : modernisation, éducation, religions et politique, catholiques et orthodoxes, identités nationales.

Après les changements intervenus en Bulgarie en 1989, les historiens ont dirigé leur attention sur la question concernant l'activité des catholiques bulgares, cette problématique ayant été entourée d'un silence de longues années<sup>2</sup>. Quelques recherches sérieuses d'historiens bulgares ont été publiées, consacrées aux catholiques en Bulgarie ainsi qu'à l'Église catholique de rite oriental<sup>3</sup>. Des forums scientifiques ont été organisés au cours desquels on a fait connaître de nombreuses

<sup>1</sup> Ce texte a été présenté sous une forme plus brève au Colloque International «Religions et politique dans les Orient d'Europe (XV–XXe s.)». Thessalonique, 10–12 décembre 2009.

<sup>2</sup> Jusqu'à cette date on disposait de deux ouvrages principaux sur cette problématique: Sofranov, I. *Histoire du mouvement bulgare vers l'Église catholique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Roma 1960; Кирил патриарх български, *Католическата пропаганда сред българите през втората половина на XIX век*. Т. I, (1859–1865), София 1962.

<sup>3</sup> Елдъров, С. *Униатството в съдбата на България. Очерци из историята на българската католическа църква от източен обряд*, София 1994; Еленков, И. *Католическата църква от източен обряд в България от времето на нейното учредяване с присъединението на част от българския народ към Рим през 1860 г. до средата на XX век*. София 2000; Еленков, И. *Католическата църква в България и общностните идентичности на принадлежащите към нея верни през XIX първата половина на XX в.*, in: Н. Аретов (Éd.) *Балкански идентичности*, ч. II, София 2001, pp. 41–128; Елдъров, С. *Католиците в България, 1878–1989*, София 2002; Глушков, Х. *Католическите мисии и френското влияние в Източна Тракия през 80-те години на XIX век*, in: *История и историография. Сборник в чест на проф. д-р Мария Велева*. (Éd.) Е. Дроснева. София 2008, pp. 97–119.

Rev. Études Sud-Est Europ., XLIX, 1–4, p. 243–261, Bucarest, 2011

données nouvelles<sup>4</sup>. Également des textes ont vu le jour élaborés depuis des décennies par des représentants de la communauté catholique mais restés jusqu'à ce moment-là à l'état de manuscrit<sup>5</sup>. La lumière a enfin été jetée sur plusieurs aspects de l'activité des missionnaires catholiques en Bulgarie ainsi que des représentants de la société bulgare qui étaient liés à cette activité<sup>6</sup>.

Avant d'aborder le thème de mon étude, je voudrais préciser la nature exacte que j'accorderai au concept de "modernisation". Dans le présent texte, ce concept désignera le processus de transformation sociale, de passage de la société traditionnelle à la société industrielle, de l'évolution et du progrès de la connaissance, du développement des sciences, de l'alphabétisation généralisée, du progrès technique et de l'industrialisation, de l'essor des communications, des relations commerciales et de l'urbanisation, du progrès des rapports sociaux, des institutions économiques, politiques et culturelles<sup>7</sup>.

Le présent travail est consacré au rôle d'un établissement scolaire, lié à l'Église catholique romaine, rôle qui n'a pas été analysé jusqu'à présent dans les études existantes<sup>8</sup> du point de vue des processus de modernisation de la société bulgare. Je vais considérer l'activité de cette institution en m'arrêtant en particulier sur le rôle des différents agents qui avaient œuvré dans le champ religieux et avaient adopté différentes stratégies d'action en fonction de leur place dans ce champ et de leurs relations personnelles avec des agents en dehors du champ

<sup>4</sup> Une partie de recherches réalisées à ce propos étaient éditées dans le volume: *Католическата духовна култура и нейното присъствие и влияние в България*. София 1992; Калкалджиева, Д. *Католицизмът в българските земи и залезът на Османската империя (втора половина на XIX век, Родина*, 1997, No I–II, pp. 166–186.

<sup>5</sup> Аксунув, М. *История на католическата църква от източен обред в България. От времето на съединението на част от българския народ с Католическата църква*. София 2008. Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Monseigneur Hristo Proikov, l'Exarque apostolique en Bulgarie, qui a mis à ma disposition de rares éditions concernant le thème de cet article.

<sup>6</sup> Тодев, И. *Българското национално движение в Тракия 1800–1878*, София 1994; Илия Тодев, *Към друго минало или пренебрегавни аспекти на българското национално възраждане*. София 1999 et surtout pp. 201–224; Галабер, В. *Дневник*, Т. 1, (1862–1866). (Éds.) Б. Холццер, И. Тодев, София 1998, Т. 2, (1867–1869), (Éd.) И. Тодев. София 2000.

<sup>7</sup> À ce sujet voir: Bendix, R. *Tradition and Modernity Reconsidered*, "Comparative Studies in Society and History". 9, 3, 1967, pp. 292–346; Daskalov, R. *Ideas About, and Reactions to Modernization in the Balkans*, "East European Quarterly", XXXI, No 2, June 1997, pp. 141–179; Lal, D. *Does Modernization Require Westernization*, „The Independent Review”, v. V, n. 1, Summer 2000, pp. 5–24; Kelley, D. *The Party of Modernity*, "Navigator", November, 2003, pp. 4–9; Никова, Е. *Балканската история, разказана като модернизация*, in: *Юбилеен сборник. Изследвания в чест на 80-годишнината на проф. Кръстьо Манчев*. София 2006, 573–584.

<sup>8</sup> Генчев, Н. *Франция и българското духовно възраждане*. София 1979; Търкова-Заимова, В., Л. Генова, *Френските училища в България и католическата духовна култура (втората половина на XIX–XX в., in: Католическата духовна култура...*, pp. 295–304; Търкова -Zaimova, V., L. Genova, *Les écoles catholiques françaises en Bulgarie*, in: *Interférences historiques, culturelles et littéraires entre la France et les pays d'Europe Centrale XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Stantcheva, R. L. (Éd.) Sofia 2000, pp. 150–156, V. aussi l'édition bilingue *Асомтионистите и България, 1862–2002, Документална изложба. Каталог, Les Assomptionnistes et la Bulgarie 1862–2002, Exposition d'archives*. София 2002; Fleury, A. *Un collège français en Bulgarie St. Augustin, Plovdiv, 1884–1948*, 2001, Édition bulgare Фльори, А. *Един френски колеж в България. "Свети Августин"*, Пловдив, 1884–1948. София 2003.

religieux et ce principalement au niveau du champ politique. Il ne sera pas question simplement de l'histoire d'un établissement scolaire lié au catholicisme, mais de sa contribution au processus complexe de mûrissement de la société bulgare à la modernité. En me fondant sur des sources nouvellement découvertes, je vais poser un accent particulier sur la place de cette institution dans le processus de formation des identités nationales dans les Balkans. Un aspect important de ma recherche seront les rapports entre les différentes communautés ethniques et religieuses dans cet établissement. Une attention particulière sera consacrée au problème des contacts entre les différentes communautés confessionnelles dans le cadre de la même communauté ethnique. Je vais me pencher, bien entendu, de façon différencielle, sur le lien entre la création d'institutions d'enseignement et la politique dans les Balkans. Je vais me concentrer principalement sur le cas des écoles catholiques d'Andrinople. Les sources nouvellement découvertes relatives à leur histoire permettent de caractériser l'activité des institutions d'enseignement catholiques du point de vue des problèmes posés.

Avant de passer à l'étude du cas en soi, je voudrais rappeler que les rapports de la Bulgarie avec l'Église catholique romaine datent de l'époque de l'adoption du christianisme par les Bulgares au IX<sup>e</sup> siècle. Les catholiques sont présents dans l'histoire bulgare aux siècles suivants et, du point de vue de notre recherche, je vais souligner l'importance de l'œuvre missionnaire entreprise au XVII<sup>e</sup> siècle par les Frères Franciscains, venus dans les Balkans pour fonder une mission fonctionnant en permanence conformément aux décisions du concile de Trente (1545–1563)<sup>9</sup>. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une communauté de catholiques a existé en Bulgarie du Nord-Ouest, à Tchiprovtsi, à Kopilovtzi, à Zhelezna et à Klisura. Cette communauté catholique comprenait les héritiers des colons saxons qui étaient des mineurs, ainsi que les héritiers des colonies ragusaines établies dans les grandes villes bulgares. Au cours des cinq premières décennies du siècle, d'autres groupes de population passèrent au catholicisme: les Pauliciens établis le long de la rivière d'Osăm, depuis le Danube jusqu'à Stara planina, ainsi que les Pauliciens de la région de Plovdiv. En 1601, Pierre Solinat de Bosna a été ordonné évêque de Sofia (ou de Serdica). Au temps de son successeur, Ilia Marinov, un Bulgare originaire de Tchiprovtsi, le siège épiscopal était devenu le centre d'une division territoriale administrative des Franciscains. Les succès du troisième évêque, Petăr Bogdan, ont contribué à élever le diocèse en 1642 au rang d'archevêché et respectivement l'évêque au rang d'archevêque. On avait créé l'archevêché de Marcianopolis dont le siège se trouvait à Silistra. Particulièrement actif fut l'évêque Philippe Stanislavovitch, qui était chargé du diocèse catholique de Nikopol, fondé en 1648. Stanislavovitch, un Bulgare originaire d'Oresh, est l'auteur du premier livre bulgare, lequel fut imprimé en 1651.

L'activité de la mission catholique des Franciscains a subi un coup à cause du déclenchement en 1688 de l'insurrection de Tchiprovtsi, suivie par la ruine de cette

<sup>9</sup> Sur ce sujet voir : Милев, Н. *Католиката пропаганда в България през XVII век. Историческо изследване*. София 1914; Елдров, С. *Католиците в България, 1878–1989*, София 2002.

ville et par l'émigration de nombreux catholiques au Nord du Danube où ils se sont établis en Transylvanie. L'émigration de Bulgares catholiques au-delà du Danube au XVIII<sup>e</sup> siècle a conduit aussi à la formation d'une nombreuse communauté au Banat. Aux siècles suivants, le diocèse de Sofia, dont faisaient partie les catholiques de la région de Plovdiv, et le diocèse de Nikopol ont continué à exister et de fonctionner comme une structure administrative de la communauté des catholiques, de rite latin ou de rite oriental. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le diocèse de Nikopol fut confié à la congrégation des Pères Passionnistes, tandis que les Franciscains ont repris leur activité parmi les Bulgares au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les années 1840 marquent un épisode important des contacts des Bulgares avec le catholicisme dans le contexte du mouvement national pour une Église bulgare autonome. Un rôle essentiel dans ces contacts est revenu aux émigrants polonais, arrivés dans l'Empire Ottoman après l'écrasement de l'insurrection polonaise de 1830. Une figure centrale parmi les émigrants polonais de Constantinople est Czaïka Czaïkowski, qui entretenait des rapports très actifs avec Néophyte Bozveli, l'idéologue du mouvement national pour une Église autonome bulgare. Les rapports de Czaïkowski destinés au prince Adam Czartoryski de la période 1841–1850, qui se trouvent aujourd'hui dans les archives « Czartoryski » de Cracovie, montrent que Néophyte Bozveli avait trouvé en la personne des Lazaristes et de l'émigration polonaise des alliés très fidèles prêts à le soutenir devant la Sublime Porte<sup>10</sup>.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique se trouvait dans une situation difficile. Elle était soumise à la pression croissante des idées nationalistes et de l'anticléricalisme. Le pouvoir séculier du pape était contesté par l'Italie qui était en train d'achever l'Union. Le prosélytisme était devenu l'une des principales directions dans l'activité de la papauté au temps du pontificat de Pie IX, qui cibra les Assomptionnistes vers l'Orient, alors que leur fondateur, Emmanuel d'Alzon a choisi la Bulgarie. Après la guerre de Crimée, le mouvement national pour une Église bulgare autonome s'engagea dans une phase décisive : les Bulgares contestèrent l'autorité du patriarcat de Constantinople, en se fondant sur le décret *Hatt-i-Hümayun*, édité par le sultan, le 18 février 1856<sup>11</sup>. Le mouvement d'émancipation vis-à-vis du patriarcat de Constantinople s'est répandu en plusieurs villes bulgares pour en arriver à la fameuse messe de Pâques du 3 avril 1860 quand le pape de l'église bulgare à Constantinople « Saint Stéphane », Ilarion Makariopolski, ne prononça pas le nom du patriarche<sup>12</sup>. Le patriarcat de Constantinople, soutenu par la Russie, refusa d'admettre l'émancipation des Bulgares. Une partie de l'intelligentsia bulgare considérait que l'union avec l'Église catholique était le moyen le plus radical permettant de résoudre la question ecclésiastique bulgare. Le 18 décembre

<sup>10</sup> Смоховска-Петрова, В. *Неофит Бозвели и българският църковен въпрос*. София 1964, 118 сл.

<sup>11</sup> Mazhdrakova-Tchavdarova, O. *L'opinion publique bulgare et le Hatt-i-Humayun de 1856*. „Études historiques”, 7, 1975, 179–202.

<sup>12</sup> Сапунов, П. *Първата българска църква в Цариград*. (Éd.) Христо Темелски. В. Търново 1999, с. 139 сл., Темелски, Х. *Из църковното ни минало*. София 2001, 97–98.

1860 à Constantinople fut signé un acte d'union des Bulgares avec l'Église catholique et le pape Pie IX ordonna Joseph Sokolski en tant qu'archevêque des Bulgares unis. Le gouvernement ottoman a reconnu les uniates bulgares comme un *millet* indépendant<sup>13</sup>. Ainsi, la collusion des intérêts d'une partie de l'intelligentsia bulgare avec les intérêts de l'Église catholique, et surtout diplomatie française et autrichienne, ainsi que de la Sublime Porte, a eu pour résultat la formation de la communauté des catholiques bulgares de rite oriental ou de rite byzantin, connus encore comme uniates. Six mois plus tard, Joseph Sokolski, intronisé comme patriarche des uniates bulgares, fut enlevé en Russie, cet événement porta grave coup à l'union et plusieurs uniates notables revinrent à l'orthodoxie. Indépendamment de cela, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement uniate a trouvé des adeptes à Plovdiv, Kazanlâk, Sliven, Malko Târnovo, Enidzhe Vardar, Kukush et Thessalonique.

Ici il faudrait citer les observations du consul français à Andrinople Champoiseau, annexées à sa dépêche, adressée à l'ambassadeur à Constantinople, au Ministre des Affaires Etrangères Thouvenel, aussi bien qu'à Rome. Le 22 avril 1862 Champoiseau écrit: «Je crois nécessaire de bien préciser aux yeux de Votre Excellence la nature du sentiment qui porte les Bulgares vers l'Union. Toute confusion à cet égard donnerait lieu à des appréciations erronées dont les suites pourraient être fâcheuses. Aucune conviction religieuse, nul motif où la foi entre pour une part, même minime, ne pousse les populations Slaves de la Roumélie vers l'église catholique. Le mouvement est purement politique, ou pour mieux dire, national, et en reconnaissant l'autorité du Saint Siège, les Bulgares ne voient qu'un moyen facile d'arriver, tout en conservant leurs rites anciens, à séparer entièrement leur église de celle des Grecs et de créer ainsi l'église nationale qui leur manque jusqu'à ce jour. Habités à ne considérer la religion que sous le point de vue des pratiques purement extérieures, pour eux le Christianisme réside tout entier dans l'ensemble parfait des cérémonies religieuses auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi, pas un d'entre eux n'eût voulu adhérer à l'Union, si on avait changé le plus insignifiant des actes de la liturgie. Aujourd'hui, j'ai pu me convaincre combien leurs usages ont été scrupuleusement respectés, en allant entendre la messe dans l'église Bulgare Catholique de Kirich- Khané, que j'ai trouvé petite, mais remplie de fidèles nouveaux convertis. Dans quelle mesure les chefs de l'église catholique et son autorité suprême voudront se soumettre à ces exigences? Il ne m'est pas possible de le savoir, mais on doit être bien convaincu que, d'ici bien longtemps au moins, la question de la forme extérieure du culte sera, comme elle l'a été jusqu'ici, le principal, sinon l'unique, objet des préoccupations, dans les contrées même où les Bulgares se montrent le mieux disposés pour l'Union»<sup>14</sup>. Quelques mois plus tard,

<sup>13</sup> Еленков, И. *Католическата църква...*, pp. 66–121.

<sup>14</sup> Darzhavni arhivi, f. 1318, Fond Patriarh Kiril, op. 1, a. e 5606, p. 49, Archives du Ministère des Affaires étrangères, Correspondance consulaire, Andrinople, vol. 1, Consulat français à Andrinople, Andrinople, le 22. IV. 1862 Ch. Champoiseau à Thouvenel

Champoiseau constate qu'un mouvement vers l'Union se précise parmi les Grecs, dont 40 familles se sont déclarées prêtes à reconnaître la suprématie du pape<sup>15</sup>.

L'une des villes où l'Union a gagné le plus de partisans est Andrinople. En ce temps-là, la population d'Andrinople se chiffrait à environ 80 000 habitants, Turcs, Grecs, Bulgares, Juifs et de nombreux Levantins. Dans ce centre économique multinational s'est développé dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle un groupe assez important de Bulgares dont la principale occupation était l'élevage et le commerce du bétail<sup>16</sup>. Les données relatives à leur nombre varient entre 10 000 et 30 000<sup>17</sup>. Les Bulgares qui étaient des émigrés de Koprivshtitsa, de Panagurishte et des villages environnants, habitaient surtout les quartiers périphériques : Kirish hane, Kaik, Irdırım et Sarik megdan<sup>18</sup>. Les plus riches des Bulgares organisés dans la guilde des éleveurs et des commerçants de moutons, participaient à la gestion des affaires de la communauté chrétienne de la ville<sup>19</sup>. Parmi eux il y avait le Dr Ivan Naïdenovitch, Georgi Karamihalev – riche commerçant, propriétaire de métairie, revendeur d'impôts et fonctionnaire ottoman, et Nesho Kerekov, riche commerçant de bétail et fermier. Pour avoir une idée plus précise de l'entrecroisement complexe des intérêts des différents acteurs dans cette ville multinationale, important centre économique et commercial, il convient d'ajouter aussi qu'aux années 1860, les représentants de l'intelligentsia bulgare à Andrinople qui avait eut contesté l'autorité du patriarcat de Constantinople jouissaient de l'appui de John Elias Blunt, lequel était à la tête du vice-consulat britannique à Andrinople et qui auparavant avait été consul à Plovdiv<sup>20</sup>. Son attitude avait provoqué le mécontentement du consul russe à Plovdiv, Naïden Gerov<sup>21</sup>.

Il existait au début des années 1860 à Andrinople une communauté catholique de Français, d'Italiens et de Polonais, dénombrant environ 300 personnes. C'étaient des diplomates, des ingénieurs, des commerçants, des médecins, des instituteurs et des fonctionnaires ottomans. L'établissement dans la ville de la mission des Assomptionnistes, dirigée par Victorin Galabert, a stimulé l'organisation d'écoles françaises en Thrace. Aux années 1860–1870, les Assomptionnistes entretenaient à Andrinople trois écoles, deux – de garçons et une – de filles<sup>22</sup>.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 64, Andrinople, 21. VI. 1862, Ch. Champoiseau au Ministère des Affaires Étrangères.

<sup>16</sup> À propos de Bulgares à Andrinople voir : Димитров, Г. *Княжество България в историческо, географическо и етнографическо отношение в три части*. Ч. I. София 1894, pp. 220–224; Тодев, И. *Българското национално движение в Тракия. 1800–1878*. София 1994, pp. 51–52, 66–69, 90 сл., 150; Βακαλόπουλος, Κ. *Οικονομική λειτουργία του Μακεδονικού και Θρακικού χώρου στα μέσα του 19ου αιώνα στα πλαίσια του διεθνούς εμπορίου*. Θεσσαλονίκη, 1980, σ. 171.

<sup>17</sup> Dumont, A. *Le Balkan et l'Adriatique*. Paris 1873, p. 120, Тодев, И. *Българското...*, pp. 66–89.

<sup>18</sup> Кертев, Ор. cit. p. 19.

<sup>19</sup> À ce propos v. Дончева, С. *Тейтер на българския джелепския еснаф в Одрин*. „Исторически преглед”, 2005, № 3–4, pp. 176–196.

<sup>20</sup> Димитров, Г. Ор. cit., p. 225, 235; Тодев, И. *Българското...*, pp. 83–84, 183–184, 238, 246–247.

<sup>21</sup> Ibidem, p. 149.

<sup>22</sup> Генчев, Н. *Франция в българското духовно възраждане*. С., 1979, 117–118.

Mais revenons au mouvement uniate bulgare à Andrinople. Au mois de février 1861, 148 familles se sont prononcées en faveur de l'Union. Dans seulement quelques mois, le nombre des Bulgares uniates à Andrinople a décuplé. Une commune uniate fut créée, reconnue par le pouvoir. Certaines sources parlent de 1 500 familles d'uniates. Un rôle central dans le succès de l'union a joué Raphaël Popov (1831–1876), originaire de Streltcha, un village de la région de Panagurishte. Après son ordination pour prêtre, il a pris la direction du diocèse d'Andrinople.

Les sources de cette période nous autorisent d'affirmer que quelques éléments fondamentaux ont contribué à la diffusion du mouvement uniate à Andrinople et dans la région. En premier lieu, c'est le refus catégorique de reconnaître aux Bulgares le droit de célébrer l'office religieux en bulgare à l'église des Saints Apôtres à Andrinople. Un rôle capital pour le succès de l'union, cependant, ont joué les rapports sociaux complexes dans la communauté bulgare. À ce titre, je me permettrais de rappeler la brillante recherche de notre collègue, Andréas Libératos, qui examine les racines sociales du mouvement uniate à Malko Tărnovo<sup>23</sup>. Au cours de la période envisagée, au sein de la communauté bulgare à Andrinople s'est formé un groupe d'une dizaine de familles riches, qui pratiquaient l'usure et revendaient l'impôt sur les moutons. Ils s'opposaient au clergé grec, poussés uniquement par le désir d'acquérir la part du lion des profits et non par un sentiment national car c'était eux notamment qui adoptaient la langue et les us et coutumes grecs. Il s'est formé une couche sociale qui s'occupait principalement d'agriculture. Selon un rapport sur le mouvement uniate à Andrinople en 1861, ce sont l'oppression nationale et l'avidité insatiable du clergé grec et des notables (tchorbadjis) bulgares qui ont poussé les Bulgares à adopter l'union<sup>24</sup>. J'ajouterai aussi la grave situation économique en 1861–1862, quand le gouverneur général (le *vali*) d'Andrinople avait ordonné de doubler deux impôts, à savoir l'impôt foncier et le *bedel*<sup>25</sup>. D'après le consul français à Andrinople, Champoiseau, « la misère est tellement affreuse que des villages entiers étaient fermés chaque jour, sans que le pouvoir y puisse percevoir les arriérés de l'année dernière »<sup>26</sup>. Dans la ville, l'union gagnait des adeptes principalement parmi les couches moins aisées. Particulièrement éloquents sous ce rapport sont les souvenirs inédits de Sava Šarenkov, archiprêtre originaire de Malko Tărnovo, qui avait consacré une grande partie de sa vie à la lutte contre l'union<sup>27</sup>. Voilà ce qu'il raconte : « Leurs pères célébraient tous les services religieux gratuitement. C'est avec ça qu'ils attiraient la population orthodoxe pauvre. D'autre part, ils attiraient beaucoup de nos enfants dans leurs écoles, leur donnaient des manuels gratuitement, ils envoyaient d'autres

<sup>23</sup> Λυμπεράτος, Α. Θρησκεία και έθνος στη Θράκη του 19ου αιώνα ο βουλγαροουνιτισμός στο Μικρό Τάρνοβο. – *Τα Ιστορικά*, Τόμος 26, τ. 48, 2008, pp. 55–78.

<sup>24</sup> Тодев, И. *Българското...*, 144.

<sup>25</sup> Ibidem, p. 193.

<sup>26</sup> Ibidem, p. 193.

<sup>27</sup> Je remercie chaleureusement ma collègue Keta Mircheva qui m'a donné la possibilité de connaître le cahier avec les "Notes" de Savva Sharenkov de Malko Tarnovo.

à la pension catholique... Arrivent des paroissiens orthodoxes et me demandent « Vas-tu nous marier sans nous faire payer ou bien veux-tu que j'aïlle chez les catholiques ?»; et c'est ainsi que nous mariions, baptisions et célébrions gratuitement pourvu qu'ils n'aillent pas chez les catholiques. » Malgré la violente opposition des consuls turc et grec, des Bulgares et des Grecs orthodoxes et du clergé orthodoxe, à la fin de l'été 1861, les uniates à Andrinople disposaient d'une église dans le quartier de « Kirişhana » et de l'autorisation officielle de bâtir une église dans le faubourg « Kaik ». En 1862, il y avait 240 familles uniates à Andrinople<sup>28</sup>.

À partir de 1863 dans la ville commencèrent à fonctionner les missions des communautés des Pères de l'Assomption et de la Résurrection, qui apportèrent un fort soutien moral et matériel à l'Union. Les positions de l'Union bulgare se stabilisèrent davantage en 1864 par l'établissement dans la ville de Raphaël Popov, qui fut ordonné évêque et nommé vicaire apostolique des Bulgares uniates en Thrace et en Macédoine. Raphaël Popov fut reconnu par le gouvernement ottoman comme chef civil de la communauté bulgaro-uniate. Son conseiller le plus proche était Victorin Galabert, qui reçut le poste de vicaire de l'évêque bulgaro-uniate, mais jouait en fait un rôle primordial<sup>29</sup>.

Andrinople, où l'idée uniate gagnait de très nombreux adeptes, a acquis une place centrale dans la stratégie de l'Église catholique dans les Balkans après la guerre de Crimée, stratégie visant le développement d'institutions spécialisées dans le domaine de l'enseignement. C'est dans cette ville notamment que fut créée l'une des institutions les plus renommées, fondée par la communauté religieuse polonaise de « la Résurrection de Jésus-Christ ». Cette communauté est née dans les milieux de l'émigration polonaise en Europe occidentale après la répression de l'insurrection de Varsovie de 1830 par les armées russes<sup>30</sup>. À l'initiative d'Adam Mickiewicz, à Paris fut fondée la société des « Frères unis » qui se proposait comme objectif de veiller sur la vie morale et religieuse des émigrants polonais. Parmi ceux qui eurent un rôle central dans leur milieu on doit citer Bogdan Iansky, Petar Semenenko, Hieronyme Kaisetitch, Joseph Huby, Edouard Dunsky, la plupart d'anciens étudiants de l'Université de Varsovie et participants à l'insurrection. Certains s'inscrivirent au séminaire « Saint Stanislas » à Paris, d'autres au Collegium Romanum de Rome. Cette confrérie s'agrandit et se transforma en une véritable société religieuse. En 1842, la société devint un ordre catholique du nom de « Résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ ». Le choix du nom est symbolique car il exprime en même temps

<sup>28</sup> Тодев, И. *Op. cit.*, p. 197.

<sup>29</sup> Галабер, В. *Дневник том първи (1862–1866)*. (Éds.) Б. Холцер, И. Тодев. София 1998, p. XL.

<sup>30</sup> Кертев, Г. *Поляци и българи. Делото на отците възкресенци в Одрин 1863–1918*. София, 1936; Кокаланова-Худемчук, А. *Полският католически орден на възкресенците и мисията му в Одрин (1863–1928)*. – „Векове”, 1958, 6, 35–42; Тодев, И. „Създаване на Българо-католическата гимназия в Одрин”. – „Исторически преглед”, 1987, pp. 85–89; Елдъров, С. *Българо-католическата гимназия в Одрин*. – В: Елдъров, С. *Униатството в съдбата на България*. София 1994, pp. 109–121.

l'espoir d'une résurrection politique de la nation polonaise et le mystère de la religion chrétienne.

En 1862, le pape Pie IX encouragea les représentants de cet ordre à développer leur activité dans la péninsule balkanique et particulièrement parmi les uniates bulgares. Un décret papal permettait à l'ordre de la « Résurrection de Jésus-Christ » d'inaugurer une mission à Andrinople et Ignace Karl Kaczanowsky fut son premier supérieur. Kaczanowsky était ingénieur diplômé de la Polytechnique de Varsovie. Il choisit la carrière militaire et termina l'École d'artillerie. Pour sa participation active à l'insurrection de 1830, il reçut la croix de guerre. À l'âge de quarante ans il se consacra à la carrière religieuse. Il servit comme prêtre en Algérie, à Toulon et en Corse. Durant la guerre de Crimée, quand il était chapelain de régiment, il demeura pour un certain temps à Thessalonique et à Varna. Les rapports de Champoiseau datant de l'été 1863 contiennent une riche information sur la fondation de l'école à Andrinople par Kaczanowsky, qui arriva d'Andrinople en juillet 1863, accompagné de son assistant Franz<sup>31</sup>. Quelques mois plus tard, Champoiseau prie le Ministre des Affaires Etrangères, Drouyn de Lhuys, d'intervenir auprès de Napoléon III pour l'octroi d'une somme de 6 000 francs destinée à l'école catholique bulgare. Il souligne que «le but de Kaczanowsky est louable à tous égards». Cette école sera «un centre autour duquel viendront se grouper les Bulgares unis, aujourd'hui dispersés, en même temps que les chrétiens de toutes les autres communions pourront venir y chercher l'instruction qui leur manque si complètement».<sup>32</sup> La demande de Champoiseau est accompagnée d'une lettre d'Ignace Kaczanowsky, dans laquelle on souligne «que l'école admettra également des élèves appartenant à toutes les communions chrétiennes et deviendra de la sorte un puissant instrument de la civilisation. Plus tard nous espérons convertir cette école en un collège recevant des pensionnaires et officiant des cours d'enseignement aussi complet que comporte le pays». Kaczanowsky explique au ministre qu'en arrivant à Andrinople il avait à sa disposition 6 000 francs recueillis en Pologne et 12 000 de la Fondation des écoles d'Orient, mais cet argent fut employé pour l'achat du terrain. Pour la construction de l'école on aurait besoin de 6 000 francs.<sup>33</sup> En 1864 la Fondation des écoles d'Orient a octroyé 21 000 francs pour la fondation d'un collège; les années suivantes les Résurrectionnistes ont reçu chaque année de 2 à 4 000 francs de la Fondation et 2 000 francs par le gouvernement français. Après 1871 c'est du Ministère des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie que la mission des Résurrectionnistes commence à recevoir son aide financière<sup>34</sup>.

Le projet initial des membres de l'ordre des Résurrectionnistes était de créer une école pédagogique secondaire, une école primaire, un petit et un grand séminaire religieux et une imprimerie. Ils s'établirent au quartier de « Kirishhane » à Andrinople et fondèrent une école primaire bulgare-catholique qui fonctionna de

<sup>31</sup> Darzhavni arhivi, f. 1318, a. e. 5606, p. 94. Champoiseau au MAE, Andrinople, le 28. VII. 1863.

<sup>32</sup> Ibidem, p 97–98, Andrinople, 2.X.1863.

<sup>33</sup> Ibidem, p. 99–100.

<sup>34</sup> Генчев, Н Ор. cit. p. 120–122.

1863 à 1867. Ce quartier était habité par des familles bulgares plus aisées, originaires de Koprivshitcha, les Kerekov, les Dogan, les Neshev, les Sevriev. Les élèves fréquentant cette école étaient avant tout de petits Bulgares de la ville et des villages des environs. Dans cette école, on pratiquait la méthode de l'enseignement mutuel. Peu à peu, le nombre des élèves augmentait et parallèlement à cela augmentait le nombre du personnel de la mission. En 1867, l'école des Pères de la Résurrection fut déménagée au quartier de Kaleto où l'on acheta un édifice nouveau et plus vaste. Thomas Bszeska, qui était en même temps supérieur de la mission des Pères de la Résurrection à Andrinople, était nommé directeur. La mission recevait de très larges subsides, octroyés à la demande du pape, par la Fondation des Écoles orientales à Paris et par le gouvernement français. En même temps, la mission polonaise jouissait de la protection autrichienne ce qui produisit certains conflits, à cause de la rivalité franco-autrichienne pour une plus grande influence dans les Balkans<sup>35</sup>. Dans l'école, qui peu à peu s'était transformée en collège, fut organisé le premier cabinet de zoologie dans les Balkans. L'école disposait d'une bibliothèque extrêmement riche où l'on se procurait presque toutes les éditions bulgares<sup>36</sup>. Malheureusement, lors de l'incendie qui éclata à Andrinople en 1905, cet établissement scolaire fut atteint aussi et c'est pourquoi nous ne disposons que d'une partie de la documentation relative à son fonctionnement. Nous disposons du rapport des examens de fin d'année et des actes de l'école de 1869–1870 (manuscrit), et de 1871–1872 (imprimé). Il ressort de cette documentation que l'école avait deux sections, bulgare et française, et qu'elle était fréquentée avant tout par des étrangers. Chaque section se composait de quatre classes, l'enseignement était donné en bulgare et en français. On y étudiait vingt disciplines : catéchisme, histoire sainte, arithmétique, algèbre, géométrie, géographie, histoire universelle, histoire bulgare, histoire naturelle, zoologie, botanique, chimie, minéralogie, physique, calligraphie, dessin et huit langues : bulgare, slavon, latin, français, allemand, italien, grec et turc<sup>37</sup>. Au cours de l'année scolaire 1869–1870, l'école a été fréquentée par 87 élèves dont 67 s'étaient présentés à l'examen. En 1871–1872, l'école a été fréquenté par 126 élèves dont 78 avait terminé l'année et 65 s'étaient présentés à l'examen. Les examens de fin d'année se terminaient par des solennités auxquelles étaient présents le personnel, les élèves, l'évêque uniate, Mihaïl Petkov, les consuls des États européens, des fonctionnaires de l'administration municipale, des parents. L'institution était subsidiée par différentes organisations catholiques. Particulièrement actif étant le soutien de la société de bienfaisance « Saint Josaphat », fondée à Poznan.

En 1874, la section française de l'école fut fermée et transformée en séminaire. La pension qui jusqu'alors accueillait contre paiement des élèves étrangers, fut mise entièrement à la disposition des élèves bulgares qui étaient privés de moyens

<sup>35</sup> Ibidem, pp. 120–121, 190.

<sup>36</sup> Кепрев, Г. Op. cit., pp. 21–23.

<sup>37</sup> Darzhavni arhivi, f. 1318, a. e. 5546, Sacra congregazione de propaganda fide per gli affari del Rito orientale. Relazione con sommario, Aprile, 1880. p. 54.

d'entretien. La même année, l'établissement commença à se transformer en collège. Le début fut posé par l'inauguration de la première classe de l'enseignement secondaire et par un nouveau programme. En ce temps-là, 106 enfants s'étaient inscrits à l'école dont 58 étaient des enfants bulgares. Dans les années suivantes, l'école acquit une physionomie entièrement bulgare. Il y avait 12 enseignants dont 8 prêtres et 4 enseignants laïques. Les enseignants de l'ordre de la Résurrection de cette période étaient Thomas Bszeska, supérieur de la mission et directeur du collège, Pavel Smolikowsky, préfet du collège et enseignant. Tous les enseignants laïques étaient des Bulgares : Georgi Goltchev, Stefan Kurkuliev, Pavel Marinov et Slavtcho Kesiakov. En 1877–1978, une troisième classe fut inaugurée, en 1882–1883 – une classe de septième année, ce dont les classes de l'enseignement secondaires furent complètes.

Au cours de la guerre russo-turque de 1877–1878, dans le collège étaient installés des soldats turcs blessés ainsi que de nombreux réfugiés bulgares de Stara Zagora incendiée. Après 1879, une grande partie des élèves des classes supérieures quittèrent le collège, car l'État bulgare nouvellement formé avait besoin de cadres qui maîtrisaient le français. Ceux-ci occupaient des postes dans différents ministères, à la direction des douanes et au service des Postes et Télégraphes. D'autres continuèrent leurs études comme cadets à l'École militaire de Sofia. Certains des élèves du collège catholique bulgare participèrent à l'édification de la hiérarchie administrative et militaire de la Principauté de Bulgarie et de la Roumélie orientale.

Dans l'histoire du Collège catholique bulgare se détachent les années où le poste de directeur était occupé par Lucas Vronowsky (1886–1895), qui en même temps était supérieur de la mission de l'ordre de la Résurrection à Andrinople. Vronowsky avait participé à l'insurrection polonaise de 1863 et il arriva après sa répression à Andrinople où, ayant pris un cours de théologie, il fut ordonné prêtre du rite oriental. Les contemporains témoignent qu'il maîtrisait le bulgare à la perfection. À cette époque-là, les anciens bâtiments délabrés avaient été remplacés par un édifice massif, répondant à toutes les conditions d'un établissement scolaire moderne : dortoirs, salles de classe, salles des instituteurs, salle de théâtre, salon de gymnastique, bibliothèque et salle de lecture. Le collège suivait de plus près les programmes des écoles secondaires en Bulgarie et c'est pourquoi le gouvernement bulgare lui avait reconnu les droits d'un établissement secondaire à part entière. Toutes les disciplines de l'enseignement général y étaient enseignées, une place particulière étant attribuée à l'enseignement des langues : bulgare, français, allemand, turc et latin. La langue officielle était le bulgare, mais l'enseignement était donné en français.

Parallèlement aux disciplines prévues par l'enseignement général, le Collège catholique bulgare offrait de grandes possibilités pour acquérir différentes connaissances techniques et professionnelles. Dans l'imprimerie inaugurée dès le temps de Thomas Bszeska, une partie des élèves apprenaient l'art de la typographie, d'autres faisaient un apprentissage à l'atelier de cordonnerie, les troisièmes – à l'atelier de couture. Sous la direction d'Andréas Schpez, fils d'un fermier américain,

les élèves s'initiaient à l'agriculture moderne dans la ferme de la mission de la Résurrection au proche village de Sarayusuf ou bien dans les vignes du collège. Le collège disposait d'une pharmacie bien arrangée et approvisionnée et aussi d'un petit hôpital. Au service du collège étaient engagés les meilleurs médecins de la ville dont l'éminent médecin bulgare d'Andrinople, le Dr Stashimir Dotchkov. La gymnastique était une discipline obligatoire au Collège catholique bulgare, les élèves disposaient dans le vaste salon de divers appareils de gymnastique. Chaque mercredi et dimanche, les élèves étaient emmenés en randonnées dans les environs de la ville. Le collège était fier de sa section de zoologie et de ses riches collections d'oiseaux et d'amphibies. Sous la direction du professeur de musique, Mihaï Safran, émigrant hongrois et compositeur connu, y avait été créé un orchestre d'instruments à corde.

D'un intérêt particulier pour nous sont les souvenirs de Pavel Smolikowsky, moine de l'ordre religieux polonais de la « Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ », qui était parmi les membres les plus actifs de la mission d'Andrinople et plus tard son supérieur. Il ressort de ses souvenirs que tous les élèves étaient de famille orthodoxe et qu'ils étaient devenus catholiques au collège. À la question s'il avait connu l'orthodoxie avant d'entrer au collège, Slav Kesjakov de Koprivštica répondit : « Je l'ai connue et c'est pour cela que je l'ai rejetée »<sup>38</sup>.

Au Collège catholique bulgare régnait un esprit de patriotisme, stimulé par les instituteurs de l'ordre de la Résurrection, ayant participé eux-mêmes au mouvement polonais de libération nationale. Après la libération, les premiers élèves du collège s'engagèrent à la vie sociale et politique de la Bulgarie. En 1885, lors de l'annexion de la Roumélie orientale à la Bulgarie, les élèves, protégés par le tricolore français qui flottait sur le bâtiment du collège, chantaient l'hymne national. Quelques-uns des plus enthousiastes formèrent un cercle révolutionnaire et commencèrent à se munir d'armes dans le but de s'enfuir en Bulgarie pour défendre l'annexion. La victoire de Slivnica y eut aussi un grand retentissement.

Le pas suivant vers la modernisation de l'enseignement au collège fut fait au temps où le directeur était Auguste Mosser, un Français, ayant occupé ce poste de 1895 à 1902, lequel était en même temps supérieur de la mission de la Résurrection. Mosser modifia le programme scolaire, en y supprimant tout ce qui ne correspondait pas aux exigences de l'enseignement moderne. Il introduisit l'enseignement facultatif des langues modernes, l'anglais et l'italien, remplaça l'orchestre à archets par une fanfare et insista pour faire sortir les élèves pour des randonnées plus éloignées.

On trouve de très intéressantes données sur les établissements d'Andrinople dans le livre de l'abbé Hamard, chanoine honoraire de l'Oratoire de Rennes, *Par delà l'Adriatique et les Balkans. Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie et Grèce*, édité à Paris en 1904. Il s'agit d'un carnet de notes de voyage rédigées durant sa visite aux Balkans en 1888. Ce fut un des voyages à l'étranger, qui,

<sup>38</sup> Смоликовски. П. *Спомени за Руско-Турската война през 1877–1878*. – В: *Тракия през Възраждането. Спомени*. (Éd.) Илия Тодев. София 1996, с. 238.

d'après les mots de l'abbé Hamard, «font tomber bien des préjugés et tendent à agrandir la sphère de notre influence nationale en même temps que celle de notre expérience personnelle»<sup>39</sup>. Un autre avantage des voyages est «celui de fortifier le patriotisme»<sup>40</sup>. L'auteur nous a laissé le portrait d'un jeune prêtre bulgare appartenant à l'ordre de la Résurrection qui a fait ses études à Rome et qui va enseigner à Andrinople. À propos de ce jeune Bulgare Hamard raconte : «Doué de ce don de langues qui est propre aux Slaves, il parle l'allemand, l'italien, le latin et le français avec une facilité dont il ne songe pas même à se prévaloir, mais qui ne laisse pas de m'humilier un peu, en me rappelant les lacunes de notre éducation classique».

En décrivant l'établissement des Pères de l'Assomption, qui comprenait une école entièrement française et un orphelinat, Hamard raconte: «Comme le personnel est mélangé de catholiques latins et de Bulgares-unis, l'un des Pères a été autorisé à passer à ce dernier rite. Les deux cultes se font successivement dans la même chapelle. Contrairement à ce que j'ai vu en Pologne, où latins et grecs unis ont quelque peine à s'entendre, ici les catholiques de l'un et de l'autre rite m'ont semblé vivre en bonne harmonie. Le contraire serait surprenant, étant donné le caractère essentiellement pacifique du Bulgare»<sup>41</sup>.

Voici les informations que nous trouvons chez Hamard à propos du fonctionnement de l'école organisée par l'ordre de la Résurrection : «Polonais pour la plupart, ces religieux ont, en leur qualité de Slaves, pris une part considérable au mouvement de conversion qui se produisit chez les Bulgares, il y a trente ans. L'insuccès relatif de cette tentative ne les a pas découragés. Ils veillent avec un soin spécial sur le petit troupeau resté fidèle et répudent, sans se lasser, la bonne semence au sein des masses demeurées jusqu'ici indifférentes et sourdes à leur appel».

Le Père Hamard donne la suivante description de l'atmosphère à l'école: «Leur enseignement comprend le turc, l'allemand, le latin et le français. Presque tous les Pères parlent notre langue, ce qui ne les a pas empêchés d'en confier l'enseignement à un prêtre de notre pays, que j'ai été heureux de rencontrer parmi eux. La culture des sciences ne le cède point, dans leur collège, à celle des langues. Ce n'est pas sans quelque surprise que j'ai trouvé dans la maison un musée d'histoire naturelle qui, bien qu'en formation, ferait honneur à un de nos collèges de province.... À ce collège est annexé un séminaire du rite oriental avec une chapelle spéciale. Quelques religieux appartiennent à ce rite... Les Résurrectionnistes donnent là un nouvel exemple de ce que peut le christianisme, vivifié par Rome, en face de l'apathie musulmane»<sup>42</sup>. L'évêque des Bulgares unis Petkoff est qualifié de «aimable et distingué».

La conclusion de l'abbé Hamard à propos des perspectives de l'activité des missionnaires sonne de la manière suivante : «Espérons que cette ligue pour le bien

<sup>39</sup> Abbé Hamard chanoine honoraire de l'Oratoire de Rennes. *Par delà l'Adriatique et les Balkans. Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie et Grèce*, Paris 1904, pp. VII–VIII.

<sup>40</sup> Ibidem.

<sup>41</sup> Abbé Hamard, Op. cit. p. 133.

<sup>42</sup> Ibidm., p. 136–137

entre Français, Polonais et Italiens funira par grossir le petit troupeau catholique d'Andrinople, mais il ne faut pas le dissimuler, l'oeuvre est difficile. Il n'y a rien à faire du côté des Turcs qui constituent, paraît-il, la majorité de la population. Les Grecs, qui ne sont pas loin de les égaler en nombre, ne sont guère plus accessibles à notre prosélytisme, tant ils ont d'indifférence ou de préjugés. Quant aux Bulgares, qui viennent ensuite pour le chiffre de la population, – 20 000 environ, – ils sont d'une apathie et d'une lenteur d'esprit qui les rendent presque insensibles à la prédication religieuse»<sup>43</sup>.

En août 1905 un grand incendie éclata à Andrinople au cours duquel le bâtiment du collège brûla et les cours furent suspendus. Les cours reprurent en 1908 et c'est alors que le collège se dota de laboratoires de physique et de chimie, d'un salon de théâtre et de leur propre édition de la revue « Misāl », rédigée par les élèves.

À la veille de la guerre balkanique de 1912, les élèves, ressortissants bulgares, furent évacués en Bulgarie. Pendant le siège de la ville, au Collège catholique bulgare trouvèrent asile de nombreux Bulgares ainsi que l'évêque uniate Mihaïl Petkov.

Le Collège catholique bulgare reprit ses cours en novembre 1913, avec 49 élèves, mais, dès le début de la Première Guerre mondiale, les autorités ottomanes se sont emparées l'établissement. Le dernier supérieur de la mission de la Résurrection à Andrinople et directeur du collège qui ne fonctionnait pas, ferma la mission en 1928; au début de 1929 tous les biens du collège passèrent aux mains de l'administration turque de la ville. Ce qui mit fin au fonctionnement du Collège catholique bulgare d'Andrinople.

D'après les données fragmentaires dont nous disposons pour la période 1880–1914, 3096 jeunes gens avaient reçu leur éducation au Collège, dont 83 avaient obtenu des diplômes de fin d'études. Parmi les élèves du Collège il y a eu plusieurs éminents hommes publics et politiques bulgares, tels Kiril Botev, de Kalofer, Andrej Toshev.

Après ces notes générales relatives au Collège d'Andrinople, je voudrais attirer l'attention sur quelques personnalités dans la vie et l'oeuvre desquelles s'est manifestée très clairement la contribution de cette institution au processus de modernisation de la société bulgare. Il s'agit des deux frères, Ivan et Hristo Vakilidov, de Kazanlâk, nés dans une famille de notables<sup>44</sup>. Ivan Vakilidov termina le Collège catholique français à Bébék<sup>45</sup>, organisé par les Lazaristes. Le programme de cet établissement comprenait le français, les langues classiques, les langues des différentes nations présentes dans le collège, l'histoire, la géographie, les

<sup>43</sup> Ibidem, p. 139

<sup>44</sup> *Българска възрожденска интелигенция. Учители, свещеници, монаси, висши духовници, художници, лекари, аптекари, писатели, издатели, книжари, търговци, военни...* Съст. Николай Генчев, Красимира Даскалова. С., 1988, с. 98–99.

<sup>45</sup> Sur l'importance pour les Bulgares du Collège catholique à Bébék v. Генчев, Н. *Франция в българското духовно възраждане*. София 1979, pp. 250–256.

mathématiques, la chimie, la biologie, la rhétorique et la musique, permettait l'accès aux universités européennes. C'est dans ce collège qu'ont fait leurs études les enfants de plusieurs familles bulgares aisées, qui après l'instauration de l'État bulgare en 1879 ont joué un rôle important dans la vie culturelle, économique et politique. Ivan Vakilidov fut ordonné prêtre uniate et il joua un rôle essentiel dans l'édification de la communauté uniate à Andrinople. Il était archimandrite, vicaire principal de Raphaël Popov. Il était un des remplaçants potentiels de Raphaël Popov après sa mort, mais c'est à cause de sa santé fragile qu'il n'a pas pu accéder à ce poste<sup>46</sup>. En 1869, Ivan Vakilidov était instituteur au Collège catholique d'Andrinople où il enseignait le bulgare et l'histoire bulgare<sup>47</sup>. Au cours des années 1870, il fut ordonné grand vicaire à Andrinople. Il collabora à la revue bulgare, « Cahiers bulgares », aux journaux « La Bulgarie » et « Le Siècle ».

Hristo Vakilidov, né en 1841, termina lui aussi le Collège catholique français à Bébék<sup>48</sup>. Il étudia la typographie à Andrinople et à Constantinople. En 1860, il était parmi les personnalités centrales lors de la proclamation de l'Union à Constantinople<sup>49</sup>. Il collabora activement au journal uniate « La Bulgarie » dont il assumait la rédaction en 1859–1860. De 1862 à 1867, il s'établit à Brăila où il fonda une des premières sociétés bulgares par actions<sup>50</sup>. C'est encore à Brăila que Hristo Vakilidov organisa aussi une imprimerie<sup>51</sup>. Il édita le premier journal bulgare en Roumanie, « L'Abeille bulgare », qui exprimait les idées libérales et évolutionnistes de la bourgeoisie. Le journal mettait l'accent sur le rôle directeur des Lumières, en réservant une place spéciale au commerce, aux métiers et à l'agriculture. Le journal publiait des articles sur des questions économiques (commerce, agriculture) et de politique étrangère où trouvaient place le souhait de relations amicales entre les peuples voisins. Il insistait sur le rehaussement du niveau de l'enseignement pour jeunes filles. À Brăila, Vakilidov faisait paraître aussi la revue « Zornica » (L'Étoile du matin), qui est une des premières revues littéraires bulgares, publiant surtout des traductions du français). La revue publiait par exemple le roman d'Eugène Sue « Le Juif errant ». Vakilidov travaillait comme secrétaire de Rafail Popov à Constantinople. De 1864 à 1872, il se trouvait à Andrinople où il travaillait comme interprète du consul français Champoiseau et auprès du consulat autrichien de cette ville. Il participa à la rédaction du journal franco-anglais « Temps de l'Est » (1874–

<sup>46</sup> Darjavni arhivi, f. 1318, 1, 5600, 79. Istria à Bourgoïn, Consulat français 1 d'Andrinople, le 16. III. 1876

<sup>47</sup> Генчев, Н. Цит. съч., 121.

<sup>48</sup> За него вж. Иванов, Ю. *Българският периодически печат от възраждането му до днес*. С., 1893, 55–56; Боршуков, Г. *История на българската журналистика 1844–1877, 1878–1885*, С., 1976, с. 122, 133, 183, 189–192, 324, 570; Галабер, В. Цит. съч., т. I, с. 254. бел 4.

<sup>49</sup> Аксунов, М. *История на католическата църква от източен обред в България. От времето на съединението на част от българския народ с Католическата църква*. С., 2008, с. 72, 79,

<sup>50</sup> Бочев, С. *Капитализмът в България. Икономически текстове (1911–1935) и лични спомени. Съставителство и въвеждаща студия Румен Аврамов*. С., 1998, 269–270.

<sup>51</sup> Сюпюр, Е. *Българската емигрантска интелигенция в Румъния през ХІХ век*. София 1982, с. 132.

1875). Il collabora aux « Cahiers bulgares » et au journal « La Bulgarie ». Après l'instauration de la Principauté bulgare, il fut préfet à Stara Zagora, Pazardžik, Sliven et Burgas, inspecteur au Ministère des Finances, un des rédacteurs de la revue « Znanie ». Il est mort à Stara Zagora en 1891. Parmi les nombreuses traductions faites par Hristo Vakilidov, il convient de citer « Le Télégraphe électrique » (1859) et *Le Juif errant* d'Eugène Sue (1860). Hristo Vakilidov est le premier traducteur du « Prince » de Machiavel en bulgare<sup>52</sup>. Il est l'auteur de manuels de français (abécédaires, grammaires, dictionnaires), manuels d'algèbre, d'éthique et d'histoire sainte. Il convient de citer en particulier *Initiation à la politique économique*, traduction des *Éléments d'économie politique* de l'éminent économiste français Clément-Joseph Garnier. L'ouvrage représente une apologie ardente du libéralisme, de la propriété privée et de l'égalité devant les lois. Ivan et Hristo Vakilidov ont intensément collaboré au journal de l'Assomptionniste Victorin Galabert, dont il a déjà été question. De toute évidence, le missionnaire français avait compté beaucoup sur leur appui et sur leur influence. Galabert se fondait sur leur jugement conformément aux besoins du moment historique concret<sup>53</sup>. C'est grâce à l'aide de Hristo Vakilidov que Galabert a appris le bulgare<sup>54</sup>.

L'exemple suivant en relation avec l'histoire du Collège catholique d'Andrinople est la biographie de Georgi Antonov (1892–1972). Nous disposons du manuscrit de ses mémoires inédits, écrits en 1955, à partir de lettres et de journaux personnels qui sont conservés<sup>55</sup>. Georgi Antonov est né au village de Karakasim, qui se trouvait à environ 25 km au sud-est d'Andrinople. Le village se composait d'à peu près 200 maisons, la moitié habitées par des Turcs, l'autre moitié par des chrétiens. La langue parlée dans le quartier chrétien était le turc. D'après G. Antonov, « ses habitants étaient des Gagaouses » et, à l'époque où il était né, ceux-ci se déclaraient simplement chrétiens car « la conscience nationale n'y avait pas encore pénétré ». « Ils savaient seulement qu'ils étaient des raya fidèles des Turcs ». À l'église, on se servait du grec, mais personne, y compris le prêtre, ne connaissait cette langue. Au temps de la guerre de Libération, quand il y avait au village des troupes russes, le prêtre chantait « Господи помилуй » au lieu de « Kyrie eleison ». Cela s'était passé à la propre initiative du prêtre et le commandant de l'unité d'armée l'avait récompensé en lui donnant 5 roubles.

Plus tard, un assez grand nombre des habitants du village avaient appris à parler plus ou moins bien le bulgare car de peur que les Turcs allaient revenir, après la signature du traité de paix et le départ de l'armée russe, de nombreuses familles avaient émigré en Bulgarie nouvellement libérée. Après deux ou trois ans, ils sont revenus au village. C'est pourquoi ils savaient un peu le bulgare. Il y avait

<sup>52</sup> *Князът*. Traduction de. Хр. Ваклидов. Пловдив 1889.

<sup>53</sup> Галабер, В. Op. cit., T. I, p. 88, 248, 254, 272, 318, 352, 354, 406, 466, 470, 476, 478; T. II, 2000, 20, 56, 104, 106, 108, 112, 162, 168, 186, 202.

<sup>54</sup> Ален Фльори, Op. cit. p.26

<sup>55</sup> Je remercie mon collègue de l'Université de Sofia Dr. Alexandre Antonov, qui a mis à ma disposition les mémoires de son grand-père.

au village une école grecque, avec un instituteur, qui n'avait qu'une instruction primaire et venait d'un autre village. Il ne connaissait lui non plus le grec, mais savait lire les livres liturgiques et avait une belle voix de chantre. C'est pour cela que le village l'avait engagé et, entre autres, pour enseigner aux enfants à lire et à écrire.

Les parents de Georgi Antonov étaient des paysans aisés. Ils étaient catholiques. En parlant d'eux, l'évêque grec disait : « Ce sont des incroyants. Ils sont des catholiques, ayant renié la vraie religion du Christ. Ils sont excommuniés de la foi orthodoxe. Leur Évangile est faux. Leur croix n'est pas la vraie croix. Ils n'ont pas l'huile sainte. Leur huile est fausse ». « Les paysans, écrit G. Antonov, qui avaient de très faibles connaissances de la religion chrétienne, mais qui étaient des gens croyants, écoutaient bouche bée l'évêque, connaisseur versé dans les principes de la religion, et prenaient ses sermons pour de l'argent comptant. » « L'évêque les menaçait, continue G. Antonov, que ceux qui les fréquentaient ou qui entreraient en relations de parenté avec eux, par mariage ou autrement, seront frappés d'anathème et excommuniés. »

Georgi Antonov avait trois frères et deux sœurs. Contre une petite taxe, les deux frères aînés étaient pensionnaires au Collège catholique bulgare à Andrinople. Après onze ans, ses frères avaient terminé leurs études secondaires et après avoir enseigné une année ou deux en Bulgarie, on les avait nommés comme instituteurs dans le même établissement scolaire. Vers 1898, ayant atteint l'âge scolaire, ses frères l'avaient pris, lui et ses deux sœurs, à Andrinople. « La même année, écrit-il, mon frère eut soin de nous envoyer en classe mais, ne sachant pas la langue, il engagea une institutrice, fraîchement sortie du collège catholique allemand, du nom de Maria Hristova Zafirova. » G. Antonov entra à l'école primaire élémentaire et en 1903 à l'école normale primaire de la pension catholique bulgare, appelée « l'école des Polonais ». Les catholiques bulgares étant entrés en relations étroites avec cette école, ils reçurent aussi le surnom de « Polonais ». Ainsi le mot « catholiques » avait peu à peu perdu sa signification et était remplacé par le mot « Polonais ». « C'est pourquoi, écrit Georgi Antonov, j'étais devenu « le petit Polonais », mes frères, mes sœurs et même mes parents au village étaient appelés « les Polonais ». On appelait les écoles catholiques et leur église à Andrinople « polonaises ». Notre quartier s'appelait le quartier polonais. Les petits Grecs nous appelaient « ta poliakoudia », « les petits Polonais ». Même quand je grandis et que j'étais déjà cadet à l'École militaire turque, pour préciser de quel Georgi il s'agissait quand mes amis bulgares orthodoxes parlaient de moi, ils ajoutaient « le petit Polonais ».

Lors du grand incendie de 1905 à Andrinople, la pension avait brûlé et quelques années avant la construction du nouveau bâtiment, les cours étaient suspendus. En 1906, Georgi Antonov entra en la première des trois dernières classes de l'enseignement primaire de l'école turque. Après avoir terminé ce cycle d'études en 1909, il était reçu à l'École militaire turque à Andrinople. La déclaration de la guerre balkanique le trouva à Constantinople, comme élève de la classe préparatoire

(*terbien münferide*) de l'École militaire turque. « De ma première année à l'école normale primaire jusqu'à ma dernière année à l'École militaire, écrit G. Antonov, j'allais à l'école turque, toujours le seul Bulgare, tant dans la classe que dans l'école. La justice veut que je déclare qu'à aucun moment je n'ai eu des ennuis à cause de nos différences religieuses ou nationales, ni de la part des autres élèves, ni de la part du personnel enseignant. En 1909, je suis entré à l'École militaire d'Andrinople (*askerye mektebi*) et j'étais le seul Bulgare dans cet établissement ».

Le cas de l'établissement scolaire d'Andrinople représente un exemple intéressant qui montre la manière complexe et contradictoire dont s'entremêlent et s'influencent les caractéristiques ethnoculturelles d'une population. Il démontre que dans une période de changements sociaux et politiques, conduisant à la formation des identités nationales, on ne peut parler d'«essences» données et immuables. Ce cas démontre aussi l'élasticité et l'évolution des positions de l'Église catholique au sujet des orthodoxes. Durant une époque de sécularisation, les missionnaires ont dû faire preuve de flexibilité dans leur stratégie vis-à-vis des orthodoxes et créer des établissements éducatifs qui puissent satisfaire la demande d'une éducation laïque. En agissant dans des conditions de forte concurrence du côté des établissements protestants et étant en même temps confrontés à la pleine mobilisation de l'Église orthodoxe, soutenue par la Russie, les missionnaires furent obligés de faire des concessions par rapport à leurs principes. On pourrait dire que dans l'histoire de l'école d'Andrinople se reflètent les regroupements des intérêts politiques en Europe et dans la région balkanique durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est conformément à ces regroupements que les différents acteurs dans le domaine religieux prennent des positions autonomes, procèdent à des négociations et cherchent des compromis selon les circonstances. Les projets des missionnaires catholiques pour la propagation de la foi se sont conformés aux exigences de l'étape où se trouvaient les Bulgares au cours de la formation de leur identité nationale. Dans les rapports des représentants de la Sacra Congregazione de Propaganda Fide on souligne que les Bulgares exigeaient de maintenir leur tradition culturelle en proclamant que «Nos livres religieux, sur lesquels nous avons toujours célébré la Messe, resteront les mêmes qu'aujourd'hui, en langue slave ou ancien bulgare; de même dans nos écoles, la langue bulgare, avec ses caractères nationaux, sera pour toujours la langue principale et la base de l'instruction de notre jeunesse»<sup>56</sup>.

Cet établissement scolaire, d'une importance nationale, car il était apparu dans un temps où les écoles bulgares n'existaient pas, et c'était un modèle. Il a joué un rôle considérable dans la formation de l'intelligentsia bulgare. Il avait accueilli des élèves de différentes religions et nationalités et, sur la toile de fond des nombreux exemples d'intolérance, ce collège a enseigné le respect de l'autre, une valeur d'importance fondamentale. L'histoire du Collège catholique bulgare offre

<sup>56</sup> Darzhavni arhivi, f. 1318, a. e. 5546, p. I, Sacra congregazione de propaganda fide per gli affari del Rito orientale. Relazione con sommario. Aprile, 1880, p. 27.

des arguments en faveur de l'affirmation que au delà des intentions de ses fondateurs, pour les Bulgares dont la vie et les activités ont été liées à cette institution, celle-ci représentait un passage vers la culture de l'Europe occidentale. Sans aucun doute, l'idée de l'Union signifiait pour une partie de ses disciples une intégration à l'espace européen, un rapprochement des normes et des standards européens. Leurs activités témoignent que, pour eux, l'Union s'identifiait à l'adoption d'un système de valeurs qui comprenait aussi la modernité.

Nos idées sur le rôle des écoles catholiques dans la modernisation de la société bulgare seraient plus complètes si on incluait aussi dans le champ de recherche les établissements qui ont eu une vie plus brève, comme par exemple l'école pour jeunes filles, organisée à Svishtov en 1871 par Ferdinand Detschev<sup>57</sup>. Il s'agit d'une institution dont l'organisation et le programme pourraient servir de modèle, mais qui a rencontré une vive opposition du côté des défenseurs de la tradition. Ferdinand Detschev, qui était né à Beshenev, dans le Banat, après avoir fait ses études dans des établissements autrichiens, a travaillé comme instituteur à Shoumen, Plovdiv et Svishtov. Ses archives, sauvées dans le fonds de son fils, l'historien Danail Detschev<sup>58</sup>, restent jusqu'à présent complètement ignorées. On pourrait y puiser beaucoup d'informations sur les projets et les actions de ce représentant des catholiques bulgares, aussi bien sur les entraves qu'ont dû surmonter les pionniers de la modernisation.

<sup>57</sup> À ce sujet v. Николова, Ю. *Достойно ест. Свищов през деветнадесетия век и първото десетилетие на XX век*. ИВРАЙ, София 2006, p. 279.

<sup>58</sup> Научен архив на Българска академия на науките, ф. 145, Димитър Дечев, оп. 1, а. е. 1, а. е. 17, л. 30–86.